

## La Passe : une fabrique de littorals \*

Olivier GRIGNON

Je vous remercie de m'avoir invité parmi vous, moi qui ne suis pas méditerranéen mais parisien, et qui ne vis donc pas sur le littoral - à moins de prendre la Seine pour la scène primitive.

La transmission de la psychanalyse est un problème à multiples entrées. Mais quelle que soit l'entrée (clinique, théorique, institutionnelle), elles mèneraient toutes à une sorte de carrefour commun, de chiasme, de boîte-noire de la psychanalyse qui est ni plus ni moins que ce que Lacan a appelé psychanalyse en intension – soit, et c'est ma thèse centrale, un passage au-delà de l'Œdipe.

J'ai choisi d'y entrer par le biais de la clinique du psychanalyste, qui comporte certaines exigences. A titre d'exemple, prenons la capacité du psychanalyste à apprendre de ses patients. Dolto a dit et répété que ce sont les enfants eux-mêmes qui lui ont appris la psychanalyse. C'est quelque chose de tout à fait remarquable parce que c'est d'une très grande difficulté à obtenir, et nous sentons bien qu'un grand pas a été franchi quand quelqu'un atteint cette disponibilité d'écoute. A l'opposé, nous connaissons nous-mêmes ou nous constatons souvent en contrôle cette sorte de panique qui n'entend rien et qui plaque n'importe quoi dans la hâte – généralement ce qu'a raconté le dernier conférencier ou le dernier article lu.

Qu'est-ce qui rend possible cette ouverture psychique au texte de chaque cure ? A mon avis, principalement, ne plus être persécuté par sa jouissance. C'est une position subjective nouvelle par rapport à sa jouissance, où il n'y a plus personne ni pour l'autoriser ni pour l'interdire ; et seule la traversée du fantasme permet une telle mise au clair avec son désir. Vous remarquerez aussi que cette opération sans commune mesure confère au psychanalyste un aperçu éthique spécifique et radical sur le monde, puisque notre exigence éthique s'oppose point par point à l'absurdité galopante de notre modernité qui prétend fournir à chaque jouissance son objet approprié (les premières grandes surfaces du sex-shopping ont ouvert leurs portes) et ce dans l'ignorance chaque jour plus affirmée de ses effets puisqu'un fumeur peut aujourd'hui gagner des millions en faisant condamner les fabricants de tabac comme responsables de son cancer du poumon. La toxicomanie la plus aliénée a de beaux jours devant elle : on trouvera toujours plus sûrement un responsable désigné et condamnable à l'entropie de la jouissance...

\* Intervention au Colloque du Groupe Régional de Psychanalyse, *Transmission*, Marseille, 28 novembre 2004

Cette entrée dans la clinique du psychanalyste consonne avec un autre constat : le savoir psychanalytique n'est pas le référentiel de l'acte analytique. J'évoque là la nécessité d'avoir à ré-inventer la psychanalyse avec, et pour chaque patient, qui se conjoint avec la nécessité promue par Lacan d'un savoir qui porte la signature de son auteur – « crû en son propre » dit-il. Ceci intervient très tôt dans l'enseignement de Lacan, puisque dès 1953 il affirme que le savoir psychanalytique concerne le dépôt de la cure, mais pas son ressort <sup>(1)</sup>.

C'est pourquoi il affirmera plus tard que la psychanalyse n'est pas didactique, qu'il a toujours voulu – sans y arriver totalement – remplacer cette appellation par celle de « psychanalyse pure ». La transmission de la psychanalyse n'est pas une transmission de savoirs. Le discours du maître est directement producteur d'identification au Moi de l'analyste – maître. Dans ce même article, Lacan souligne que le savoir de l'analyste (j'insiste, son savoir, pas seulement ses imaginations ou ses « idées ») est soumis à l'organisation de son propre Moi. J'ajouterai cependant que le savoir est tout à fait nécessaire à la formation du psychanalyste ; du reste, si l'essentiel est dans la position subjective où on se tient par rapport à lui, il faut bien qu'il y en aie, et pas qu'un peu.

Il y a dans ce texte de Lacan un retournement qui fait le pivot de tout son enseignement. Après avoir repéré théoriquement les déviations qu'il s'agit de combattre, il en propose la rectification. On s'attendrait à ce que la rectification soit théorique : on remplace la théorie erronée par la théorie juste... Et bien pas du tout. La rectification avancée par Lacan n'est pas théorique puisque c'est une expérience subjective : avoir subjectivé sa mort <sup>(2)</sup> – alors « je ne veux plus rien qui détermine la place d'où je répond au patient » ; l'image narcissique du Moi de l'analyste est maintenant dépouillée de toutes les formes du désir où elle s'est constituée.

Comment ne pas lire ici, dès 1953, l'émergence des premières pierres de l'institution de la Passe – soit une expérience plus ou moins catastrophique (ou merveilleuse, ce qui n'est pas moins pire) de traversée du fantasme où l'on rencontre le Symbolique comme Réel. Si tel est le cas, la psychanalyse en intension n'est rien d'autre que la fonction de la parole elle-même. On comprend alors qu'elle ne puisse pas être saisie comme telle, mais seulement à travers ses extensions.

Quelques années plus tard, avec le premier jet du graphe <sup>(3)</sup>, ceci fera la matrice de la cure conçue comme fabrique de Vérité : apprendre à *lire*, c'est-à-dire passer à travers l'irréductible de la lettre dans le signifiant pour en arracher le sens du Réel. La poésie devient le modèle qu'on oppose au ron-ron de la répétition et au moulin à parole.

L'analyste est un inventeur qui parle depuis Colone.

Ces exigences font le socle de la réponse lacanienne au problème de l'identité de la psychanalyse. Avec Lacan, la question n'est plus de savoir si ce qu'on fait est ou non une psychanalyse, mais de savoir s'il y a un psychanalyste dans ce qu'on fait. En conséquence, la dimension didactique laisse la place à une sémantique de passages, de dévoilements, de virages.

Cette orientation lacanienne a une portée considérable, décisive : elle fonde en raison la liberté consentie au savoir-faire clinicien de chacun. La psychanalyse n'est plus définie par ses apparences. Perrier peut monter et descendre la gamme au piano pour un patient déstructuré, Lacan peut faire une ordonnance : c'est un acte analytique. L'intuition de Winnicott est confirmée : je ne sais pas si ce que je fais est de la psychanalyse, mais seul un psychanalyste peut faire ça.

(1) Lacan, « Variantes de la cure-type », *Ecrits*, p.357

(2) *ibid*, p.348

(3) *Le Séminaire*, Livre V, « Les formations de l'inconscient », Le Seuil, p.14

Il y a donc une fonction centrale, qu'on ne peut pas saisir directement, dont l'expérience fait le noyau de la fonction – analyste. Ceci, je l'appelle une fabrique de littorals, parce que la Passe fait de l'analyste un littoral. Ce terme est un concept forgé par Lacan dans *Lituraterre*, c'est pourquoi je préfère lui laisser sa sonorité en lui rajoutant un s au pluriel. A la différence d'une frontière, le littoral n'est pas une simple ligne. Bien sur, on sait où se trouve la terre et où se trouve la mer, mais entre les deux il y a cette zone floue, instable et indécise, qui les mêle et les sépare. Le fractal fait métaphore des liens entre la lettre et le signifiant – « rature d'aucune trace qui soit d'avant »<sup>(1)</sup> écrit Lacan. Il y a donc du littoral à faire passer au littéral pour l'advenue du sujet.

Avec cet éclairage, je peux maintenant vous communiquer l'argument que j'avais écrit à votre intention.

Au centre, il y le trou. Quelle que soit la façon dont on le repère : mi-dire de la vérité, trou du symbolique, etc... Ce qui est, dont on ne peut dire ce que c'est, on ne peut – et c'est le plus près dont on puisse le saisir – qu'en formaliser l'accès. *Ce qu'il y a à transmettre, c'est qu'il n'y a rien d'autre à transmettre* – j'insiste sur ce redoublement négativé : il n'y a pas à transmettre « quelque chose », il y a à transmettre qu'il n'y a rien à transmettre... d'autre que quoi ? *qu'une expérience* (ce qui justement ne se transmet pas), l'expérience qui fait l'épreuve de ce vide. L'extériorité radicale du sujet par rapport au langage, l'expérience subjective princeps de venir l'habiter, est la matrice de cette vrai-semblance : métonymie et signature du vide causal.

D'une certaine façon, ce qui s'éclaire n'est rien d'autre que la barrière elle-même. De sorte qu'au plus ultime, ce que la théorie révèle, c'est l'expérience d'entrer dans la théorie. Autrement dit, le fait de s'y glisser comme sujet, le fait repéré comme tel de venir habiter une forme (un nœud borroméen ; un mandala, pourquoi pas ?) mime et commémore l'entrée dans le langage. Ajoutons que cette effectuation comporte spécifiquement dans la psychanalyse de n'être pas hors-sexe – ce qui non seulement oriente fondamentalement son discours, mais pose des difficultés de transmission pour une pratique qui impose d'éclairer l'opérabilité de son acte.

Je soutiens l'hypothèse que pour permettre au patient de passer du littoral au littéral, l'analyste, lui, s'appuie sur un passage du littéral au littoral. Ce qui fait, par exemple, que nous n'avons pas tant à traiter des « états-limites » que d'instaurer le psychanalyste lui-même comme état-limite. A partir de là, toutes les formations, tous les enseignements, sont bons à prendre.

Vous remarquerez que toujours, quand un analyste expose son travail – et c'était encore une fois patent ce matin – plus ou moins directement, semblable à Lacan qui fait dire à la vérité : « je parle », s'énonce quelque chose comme : moi qui vous parle j'ai approché le mystère, rencontré le secret de ce qui ne peut être dit pleinement. On ne peut donc que mimer ou théoriser le véhicule : l'effet-sujet, qui est invention. Invention et subjectivation, c'est la même chose. Invention, c'est l'autre nom de la subjectivation. C'est ce qui permet de saisir les choses par leur autre côté. Ce pourrait être, par exemple, dans la théorie, saisir les rapports entre le stade du miroir et le nœud borroméen. Deux strates différentes du psychisme, deux dimensions différentes des phénomènes qui n'ont pas la même ampleur, et, nécessairement dirais-je, au moins un élément d'un système doit correspondre à un élément de l'autre, vu par son autre côté. Sur ce principe, mais c'est loin d'être indispensable (il y a d'autres voies), il est possible de dire à quelqu'un qui s'y intéresse : travailles le nœud borroméen, il finira par s'ouvrir – c'est-à-dire que tu l'habiteras ; ce principe, dis-je, d'un outil qui ne dit pas ce qui est, mais comment on y rentre. Le fait de subjectiver le mathème, d'y mettre son univers signifiant, la constitution de son Moi, le fait de mettre quelque chose de son expérience dans une forme plus ou moins signifiante par elle-même, mime et commémore la subjectivation première. C'est pourquoi j'avance cette métaphore que ce qui s'éclaire n'est rien d'autre que la lumière elle-même – c'est-à-dire que ce que la théorie révèle au bout du compte, c'est l'expérience d'entrer dans la théorie, cet acte en lui-même fabuleux.

<sup>(1)</sup> in *Autres Ecrits*, p.16

A propos du mathème, J.A. Miller a dit des choses fort pertinentes lors du congrès de l'E.F.P. sur la Transmission <sup>(1)</sup>. Le plus intéressant, c'est que le mathème présentifie le Réel dans le Symbolique, et qu'il est en quelque sorte la monstration qu'il y a du savoir dans le Réel – Lacan faisait l'hypothèse qu'il y a une orientation dans le Réel. Mais, ce qui est plus contestable, J.A. Miller attendait du mathème une transmission pure de la psychanalyse, en tant que le mathème efface l'histoire. Il en fait donc une machine de guerre contre la tradition. A mon avis, ses espoirs ont été déçus. Il faut dire aujourd'hui que ça a raté. Ça a raté notamment en raison de la conception millerienne du transfert, conçu comme support d'une transmission de l'un à l'autre, du maître à l'élève, du fauteuil au divan.

Il y a bien un trou central. La vérité ne peut se dire toute. J'entend vérité aussi bien au sens de la merveille, de la beauté, et même, dans un premier temps, de l'hallucination.

L'essentiel de la psychanalyse n'est donc pas transmis directement. Ce n'est pas une transmission de fauteuil à divan. Le travail de transmission du psychanalyste est de transmettre à un dispositif (pas à quelqu'un) la capacité de transmettre (lui, le dispositif) le désir de l'analyste – soit ce qui nous a été transmis par une expérience qui redouble *et édite* l'advenue au langage, c'est-à-dire aussi bien l'impossible de le quitter vécu à sa limite dit Aragon <sup>(2)</sup> (« La question de l'homme n'est pas de naître du langage mais d'y mourir ») commentant Samuel Beckett : « je ne me tairai jamais. Jamais ».

Tout est formateur du psychanalyste sans qu'il en devienne « formaté » : amours, sexualité, savoirs pleins ou savoirs de la vie, quand ils sont abordés avec les fruits de cette expérience.

La transmission de la psychanalyse est donc une transmission de divan à divan : du divan où votre analyste a fait son analyse au divan où vous faites la vôtre.

J'insiste sur un versant décisif de ces enjeux. La question est de savoir jusqu'où on peut aller contre ses désirs les plus triviaux ou les plus brûlants pour rester analyste. Je veux dire, dans les situations les plus limites, où vous vivez la fonction d'analyste comme une douleur, une malédiction. Sur quoi repose cette certitude comme un intolérable destin que rien, jamais, ne peut nous débarrasser de cette fonction. Voilà ce que j'appelle le désir de l'analyste, que Lacan a d'abord approché (et approché seulement) en reprenant de Kojève la définition du désir comme désir de rien.

Qu'est-ce qui arrime cela ? Qu'est-ce qui l'assure ? – le désir de l'analyste. Ce désir ne se transmet pas directement ; du reste, il était plus ou moins là chez votre analyste. Il n'est pas transmis de quelqu'un à quelqu'un d'autre, il est le savoir transmis par une expérience. Ce désir repose sur une certitude, une certitude tragique. Je crois avoir saisi où ça se tenait pour Lacan. Il me semble qu'il a fini par en produire la métaphore la plus rapprochée avec l'aphorisme : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Cette métaphore est la sienne. C'est ce qu'il pouvait en dire pour lui comme analogon de ce que de la fonction analytique on ne peut se dédire. Jamais. Aucun chant des sirènes ne soulagera le psychanalyste de ce savoir. Nous pouvons ici évoquer le soupire de Lacan, son impossible attente de pouvoir faire de l'Autre pour lui après avoir voué sa vie à faire de l'Autre pour l'autre.

D'où lui venait cette certitude ? Forcément du « contraire »... d'un contraire qui ne serait pas le contraire. Pour que ce soit un savoir vrai, je suppose qu'il aura fallu que ça ait raté mais au plus près, pour que la conviction en soit désormais inattaquable. Cette formule de Lacan n'est donc pas le refrain dogmatique qui conforte une position déloyale : comme

(1) Congrès de juillet 1978, in *Lettres de l'Ecole* n°25

(2) Aragon, *Je n'ai jamais appris à écrire, ou les incipit*, p.151, Skira

Ulysse, par exemple, s'attacher au mat pour faire peu de cas, cyniquement, de l'Autre jouissance. Et ça donne une idée un peu vertigineuse de ce qu'il aura fallu mettre de sa vie dans sa psychanalyse.

Je ne vois pas de limites prescriptibles à ce que l'on peut imaginer comme fin de l'analyse pour quelqu'un qui a accepté d'être le psychanalyste de quelques autres.